Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

47 | 2013

Quel est l'avenir du XIX^e siècle ?

Que reste-t-il du XIX^e siècle ?

Dominique Kalifa

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rh19/4532>

DOI : 10.4000/rh19.4532

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2013

Pagination : 11-14

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Dominique Kalifa, « Que reste-t-il du XIX^e siècle ? », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 47 | 2013, mis en ligne le 31 décembre 2016, consulté le 21 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4532> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.4532>

Tous droits réservés

DOMINIQUE KALIFA

Que reste-t-il du XIX^e siècle ?

Après avoir animé une série chez Autrement, puis la collection « Albin Michel Histoire » de 1992 à 1998, l'éditeur Richard Figuiet fut engagé en 1999 pour s'occuper du secteur sciences humaines et histoire des éditions du Seuil. L'une de ses principales initiatives fut d'y fonder la collection « L'Avenir du passé ». L'objectif était original et ambitieux. Adossée à une conception très benjaminienne du temps et de l'histoire, la série entendait publier des ouvrages de nature synthétique, centrés sur une période ou une époque historique donnée, et soucieux de saisir comment ces périodes vivaient encore en nous. Il ne s'agissait ni de détecter des traces, ni d'identifier des influences, mais bien de dégager les espaces ouverts en d'autres temps et que nous continuons, consciemment ou non, d'habiter. « Il existe un rendez-vous tacite entre les générations passées et la nôtre », écrivait Benjamin en 1940 dans « Sur le concept d'histoire »¹. C'était la nature de ce rendez-vous, les lieux qu'il institue, les pratiques qu'il façonne, les rêves ou les visions qu'il avait pu engendrer, que la collection désirait mettre au jour. C'était aussi en comprendre les transformations, les remémorations ou les virtualités, même les plus ténues ou les plus occultées.

Quatre livres seulement naquirent de ce programme exigeant. Les deux premiers, qui inaugurèrent la collection, parurent en 2001, l'un consacré aux Lumières, l'autre à la Renaissance². Deux autres titres furent publiés les deux années suivantes, respectivement en 2002 et 2003³. La collection fut alors arrêtée par décision du comité éditorial du Seuil, qui se sépara par la même occasion de Richard Figuiet, dont la liberté de manœuvre était de toute manière restée limitée dans la maison de la rue Jacob⁴.

1. Walter Benjamin, « Sur le concept d'histoire » [1940], in *Œuvres*, III, Paris, Gallimard, 2000, p. 427-443. Sur le temps historique chez Benjamin, cf. Françoise Proust, *L'Histoire à contretemps. Le temps historique chez Walter Benjamin*, Paris, Cerf, 1994 ; Vanessa Schwartz, 'Walter Benjamin for Historians' *American Historical Review*, vol. 106, n° 5, 2001, p. 1721-1743 ; Michael Löwy, *Walter Benjamin : aversissement d'incendie. Une lecture des thèses « sur le concept d'histoire »*, Paris, PUF, 2001.

2. Jean Goulemot, *Adieu les philosophes. Que reste-t-il des Lumières ?*, Paris, Le Seuil, 2001 ; Claude-Gilbert Dubois, *Le Bel aujourd'hui de la Renaissance. Que reste-t-il du XVI^e siècle ?*, Paris, Le Seuil, 2001.

3. Christian Goudineau, *Par Toutatis ! Que reste-t-il de la Gaule ?*, Paris, Le Seuil, 2002 ; Jean-Jacques Glassner, *La tour de Babylone. Que reste-t-il de la Mésopotamie ?*, Paris, Le Seuil, 2003

4. Richard Figuiet dirige depuis cette date les éditions de l'École française de Rome.

Entre-temps, j'avais été approché par Richard Figuiier qui souhaitait me confier la rédaction du volume sur le XIX^e siècle. La proposition m'effraya. Je n'étais guère favorable, de plus, aux livres de synthèse dont j'estimais alors qu'ils accaparaient trop la profession, au détriment des questionnements ou des objets originaux. Mais le projet était séduisant, et la synthèse de toute évidence d'un autre type. Nous étions à la fin de l'année 2001, j'étais depuis peu installé à Rennes et venais de publier très récemment deux livres de « recherche ». Je me laissai donc convaincre, m'astreins à un sérieux programme de lectures et rédigeai quelques temps plus tard un bref synopsis que je transmis à Richard Figuiier début 2002. Il en fut satisfait et le soumit au comité éditorial du Seuil. Mais celui-ci souhaitait dès ce moment mettre fin à l'expérience et à la collection, et mon projet s'en fut rejoindre, avec beaucoup d'autres sans doute, le cimetière éditorial des livres mort-nés.

Il y serait resté sans ce numéro de la *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, qui le ressuscite en son état originel. Qu'il soit rédigé par un historien de profession l'éloigne évidemment des autres articles de cette livraison, et de son questionnement spécifique qui entend surtout prendre la mesure de la « dix-neuviémité » ordinaire qui continue de vivre parmi nous, en ce début de XXI^e siècle⁵. Mais sa brièveté (qu'imposait le « genre » du synopsis) et le cahier des charges éditorial auquel il s'efforçait de répondre l'inscrivent cependant dans une problématique parallèle.

Le texte qui suit s'intitulait « *Que reste-t-il du XIX^e siècle ?* Projet pour un volume consacré au XIX^e siècle dans la collection "L'Avenir du passé" (Éditions du Seuil) ». Il a été rédigé en février 2002 et n'a pas été modifié depuis.

*

Pas plus qu'un autre, bien sûr, le XIX^e siècle n'a d'existence propre, et l'isoler relève donc toujours du coup de force. Il fut pourtant le premier siècle à se penser comme tel, dans l'étroitesse de limites séculaires, et ses contemporains, qui multiplièrent les appréciations sur leur siècle, eurent très tôt conscience de leur dix-neuviémité. Qu'on le reconnaisse « stupide », bourgeois ou révolutionnaire, ce siècle vient cependant de perdre un privilège considérable, celui d'être « le siècle dernier ». Désormais avant-dernier, il s'enfonce inexorablement dans une spirale qui risque bien de l'engloutir. On clame la fin des idéologies (entendons principalement celles inventées par Marx et ses contemporains dix-neuviémistes), la fin de l'industrie, la fin des paysans, la fin des ouvriers. En 2005, les Charbonnages de France fermeront le dernier puits et le dernier carreau de mine. Et si l'on célèbre cette année

5. C'est aussi l'objectif de la rubrique « Leur XIX^e siècle » dirigée par Agathe Novak-Lechevalier dans *Le Magasin du XIX^e siècle* que publie depuis 2011 la Société des études romantiques et dix-neuviémistes.

Victor Hugo, c'est plus comme un Prophète et un visionnaire que comme un homme du XIX^e siècle.

Tout comme pour les autres périodes, cet effacement n'est bien sûr que partiel et artificiel. Il y a dix ans à peine, Immanuel Wallerstein (*Unthinking Social Science*, 1991) nous invitait à nous défaire des présupposés et paradigmes hérités du XIX^e siècle, principalement le concept de «développement», qui font selon lui obstacle à la compréhension et à l'avènement du monde moderne. L'analyse, qu'on en partage ou non les conclusions, dépasse très largement le seul domaine de l'économie ou des sciences sociales. On voudrait ici, en trois temps, tenter de dégager tout ce que le XIX^e siècle a forgé de nos vies et tout ce qui, de ce siècle, palpite encore en nous. On partira de ce constat (**1. La confusion comme point de départ**) que le profond trouble dont est né le XIX^e siècle (désenchantement du monde, altération progressive de tous les principes d'ordre qui fondaient l'univers de la tradition) s'est trouvé accentué par deux changements majeurs, pour partie contradictoires, et dont nous sommes loin d'avoir épuisé les effets. D'une part l'invention ou plutôt l'affirmation de soi, le secret de l'individu, du «je», des sensibilités infinies et de la complexité croissante des identités personnelles, toujours plus nombreuses et plus irréductibles. De l'autre la perception confuse, mais obsédante, de l'existence d'un «monde social», univers dont on ne savait s'il était composé d'individus, de classes, d'états, de catégories socioprofessionnelles, mais qui fut d'emblée pensé comme insondable, illisible, opaque, mais effectif. De cette tension initiale, grande productrice de savoirs, de modes de recours ou d'organisation (de l'invention de la famille, de la «vie privée» ou du syndicat comme relais maîtrisables entre l'individu et le social, à l'institutionnalisation des innombrables «sciences de l'homme», de l'anthropologie à la psychologie), nous sommes plus que jamais redevables.

Positiviste et volontaire, le siècle s'efforça aussi d'inscrire dans la pratique publique les réponses à ses inquiétudes. La Science et le Progrès en fournissaient, mais c'est surtout (**2. La politique comme espérance**) qui marqua l'horizon du siècle. En dépit des faux-semblants qui nous décrivent aujourd'hui dans un monde hors du politique, nous demeurons fortement liés en ce domaine aux pratiques et représentations nées au XIX^e siècle. D'abord parce que l'arsenal conceptuel et doctrinal qui nous gouverne, et toutes nos options politiques, qu'elles soient de droite, du centre ou de gauche, se sont formées alors. Ensuite parce que, à tout le moins en ce pays, l'imaginaire et l'idéal constitués autour de la figure de «la République» demeurent des forces vives, qu'on réactive en cas de crise ou d'échéance un peu sérieuse. Enfin parce que, en dépassant ici le seul cadre hexagonal, États et sociétés demeurent massivement soumis à cette «tyrannie du national» née au XIX^e siècle, ainsi qu'aux diverses formes de «centrismes» qu'elle a suscitées. Les relations que nous entretenons aux sociétés et populations extra-européennes en portent la marque évidente.

Mais c'est peut-être doute à un dernier niveau, (**3. la marchandise comme horizon**), que le XIX^e siècle demeure et agit le plus en nous. Bien plus que l'industrie, stade périssable de l'économie de marché, c'est la ville et la dynamique de la consommation qui apparaissent à cet égard décisives. Techniques, vitesse, commerce, mouvement, espaces, dessinent dès le milieu du siècle une dialectique complexe où la marchandise s'impose peu à peu comme la référence majeure, susceptible d'unifier des sociétés par ailleurs illisibles ou inconciliables. Pensée par certains comme un ultime bastion, la culture est très tôt et massivement projetée dans cet univers « marchandisé ». Faut-il dire combien, par ses instances et sa structure autant que par les usages sociaux du temps qu'elle engendre, cette acception du culturel est encore la nôtre ? Symbole du XIX^e siècle, tout à la fois technique, culture et marchandise, la photographie fondait sa toute-puissance sur la projection du spectacle de nous-mêmes au cœur de la consommation culturelle. Son anthropophagie annonçait celle du *Loft*.

On s'efforcera si possible d'inclure au fil des chapitres de brefs extraits du « journal d'enquête » entamé avec cette recherche.

*Dominique Kalifa est professeur d'histoire contemporaine à l'Université Paris 1
Panthéon-Sorbonne, Centre de recherches en histoire du XIX^e siècle*